

L'OLIVIER

Enfant, aller jouer près du vieil olivier, c'était se poser en confiance contre le flanc accueillant d'un aïeul. Une masse ventrue toute en ballonnements, arrondis, boursouflures.

Prendre appui sur les renflements de son tronc, pour grimper entre ses branches tourmentées, puis s'asseoir sur un étroit replat ourlé d'anciennes cicatrices, c'était comme se hisser sur les épaules d'un grand-père bourru, bougon, ombrageux mais prompt à rattraper le geste qui vacille, le pied qui dérape.

Enfant, elle apprit de l'olivier la subtilité des contraires. Le vernis de la feuille ; son envers duveteux. L'agitation des feuillages dans l'haleine du vent ; l'immobilité monstrueuse du tronc. Les crevasses ligneuses aux lèvres lippues ; l'enflure sensuelle de ses bosses.

L'olivier lui semblait parfois inerte, comme engourdi et figé dans sa carapace grise, impassible, un peu lourd et bête, plus têtu que le ciel. Immuable. Elle le découvrit aventurier, silencieusement sournois, éventrant la terre de ses racines dures comme l'acier, agrippant la pierre des murets, débordant des restanques.